

La dernière escale

*Il me reste la terre entière
Mais je n'en demandais pas autant
Quand j'ai passé la frontière
Il n'y avait plus rien devant
J'allais d'escale en escale
Loin de ma terre natale*

1.

Quelques éléments d'information :

Les noms propres ont été modifiés, les événements ici rapportés pouvant mettre en péril la sécurité des personnes évoquées dans ce récit. Ceci n'est pas une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des individus et des événements ayant existé n'est pas fortuite. Nous vous recommandons la discrétion, si vous croyiez reconnaître une situation ou une personne de votre entourage dans les héros et les actions de cette histoire.

1500 ans environ avant notre ère, dans un lieu montagneux de l'actuelle RDC, les indigènes furent effrayés par un violent orage. Celui-ci s'apparentait plus à un ouragan, tel ceux qu'affrontent les marins. Après trois journées apocalyptiques, qui virent la destruction des huttes et l'extinction de tous les feux, le ciel s'apaisa enfin. On vit alors que dans la forêt s'était abattu une grande chose. Une expédition de chasseur se rendit sur les lieux du drame : ce qu'ils y trouvèrent, ils eurent bien du mal à l'expliquer autrement que par leurs dessins puérils. Mais plus étrange encore : ils ramenèrent des survivants de leur expédition. Ceux-ci n'étaient pas si différents d'eux que ce qu'on pourrait croire. Ils se mélangèrent à la population locale, et en quelques générations, il n'y avait plus trace de bizarrerie parmi leurs descendants. Du moins, plus de trace visible. Au cours des deux millénaires suivants, semblables événements sont à relater chez les tribus aztèques d'Amérique du Sud ainsi que chez les indiens anasazis. Dans ces deux cas, les survivants furent cependant plus nombreux : mais leur civilisation s'éteignirent aussi rapidement qu'elles étaient nées, et cela sans qu'on puisse l'expliquer.

Le 18 mars 1929, le Professeur Henri Coullainge, ethnologue et psychiatre de Bruxelles, découvrait l'ethnie des Beto-Collins au cœur du Congo Belge. Il observa d'étranges coutumes

chez cette ethnie hors du commun, et revint persuadé que certains d'entre eux avaient la capacité de transmettre leurs pensées ou de prédire l'avenir. Fasciné par leurs légendes, attribuant leur existence au crash d'un OVNI, il écrivit plusieurs livres sur ce thème. « La théorie la plus vraisemblable sur l'ethnie en question, écrivit-il à la fin de sa vie, est que les Beto-Collins, restés isolés du reste de l'humanité en raison d'un environnement montagneux, ont conservé des caractéristiques génétiques tout à fait extraordinaire. La consanguinité en vigueur dans cette ethnie, sans doute à l'origine du fort taux d'autisme, n'y est probablement pas pour rien. C'est ce que mes confrères généticiens ont d'ailleurs nommé le syndrome de Beto-Collins, induit par certaines mutations génétiques... »

Le 4 juillet 1947, un fermier de la région de Roswell au Nouveau Mexique découvrit dans son ranch les débris d'un engin qui s'y était écrasé deux jours plus tôt. Intrigué, celui-ci prévient la base militaire de Roswell, quelques jours après sa découverte. Le 8 juillet, le lieutenant Walter Haut, porte-parole de la base, déclare qu'il s'agit des restes d'un OVNI. Le Général Roger M. Ramey dément immédiatement ; mais dans l'intervalle, la presse s'est emparée de l'affaire, avec d'autant plus d'ardeur que d'après certains témoignages, on aurait retrouvé des corps « non humain » parmi les débris.

Le 1er janvier 1955, la firme Rouche voyait le jour, dans le bloc ouest. Elle finançait alors des bureaux d'étude dans 15 pays libres, dont les États-Unis d'Amérique, l'Angleterre, la Belgique, la France, la RFA, le Mexique et le Japon. 20 ans plus tard, la firme Rouche était associée sous divers nom aux gouvernements des pays sus-cités et présente dans une vingtaine d'autres États, dont l'URSS. L'Organisation mondiale de la santé faisait des appels fréquent à elle pour financer et organiser diverses campagnes de vaccination notamment sur les continents africains et sud-américain.

Entre 1965 et 1980, le recours à l'IVG apparut comme un droit dans nombre des pays développés. Bien souvent, on légalisa dans ce sens. Les médecins commencèrent sérieusement à envisager l'interruption médicale de grossesse comme un moyen d'éviter la naissance d'enfants handicapés ou gravement malade, ce dans le but avoué de soulager les familles et d'économiser des soins coûteux. En France, le professeur Lejeune, inventeur du gène de la trisomie 21 et prix Nobel, s'éleva contre cette pratique qu'il jugeait irrespectueuse des droits de l'être humain.

Entre 1990 et 1995, l'Afrique Centrale et en particulier le Rwanda subissait un des plus grands génocide d'Afrique. Au milieu des luttes mettant aux prises Hutus et Tutsis, le massacre des Beto-Collins passa totalement inaperçu. Seuls quelques rescapés trouvèrent refuge dans les pays avoisinants et s'empressèrent de se faire oublier.

Le 9 juin 2005, le généticien Damien de Marcaud, dans un de ces pays développés évoqués plus haut, trouvait la mort suite à un tragique accident de voiture. Sept mois plus tard, le 15 novembre de la même année, deux de ses collègues disparaissaient sans laisser de trace.

A la fin des années 2000, la dérive eugénique induite par le recours à l'IMG est de plus en plus dénoncée. Aux États-Unis et ailleurs, des voix s'élèvent pour condamner l'avortement.

Tout ces événements sont liés.

2.

Journal d'un condamné, extraits

L'eau suintait le long des tuyaux qui se tordaient tels des serpents rigides suspendus au plafond de ma cellule. De curieux gargouillements résonnaient dans la chaleur moite qui m'étouffait et me collait à la peau. J'attendais. Le temps semblait s'allonger indéfiniment, l'avenir m'oubliant, le présent m'ayant abandonné là comme la vague abandonne un coquillage sur la plage bientôt asséchée. Peut-être qu'on ne se souvenait plus de moi. Personne ne venait jamais dans le couloir où un néon grésillait. Je passais mes journées, mes nuits, mes siècles peut-être, allongé sur le matelas moisi qui constituait mon seul mobilier. Et pire que la solitude, je redoutais l'issue du procès. Qu'allait-on faire de moi ? me demandais-je des heures durant, et lorsque l'angoisse devenait trop forte, je marchais de longs en large du matelas à la grille, jusqu'à ce que la fatigue me reprenne et que je retombe dans la léthargie lugubre qui hantait ma vie. J'attendais. Cette attente était d'autant plus horrible que je connaissais le dénouement d'avance. J'avais le choix : la mort ou l'exil. Quelque part là haut, très loin dans une sphère supérieure, dans le monde de ceux qui vivent, des gens étaient en train de choisir pour moi et chaque minute, chaque gargouillement des tuyaux, chaque grésillement du néon, chaque battement de mon cœur me rapprochait de mon destin.

Depuis mon arrivée ici je n'ai rien fait. Rien entrepris, rien créé, rien inventé. Je ne suis pas sorti, je n'ai rencontré personne, je ne travaille pas... Je ne dors pas non plus et je ne mange rien. Rien, c'est le terme qui correspond... Je me sens inutile sur cette terre qui n'est pas la mienne. Je me sens loin de chez moi. Et certains partent pour leur plaisir... Comment peut-on vouloir partir ? Comment peut-on vouloir partir sans aucun espoir de retour ? Comment peut-on vivre en sachant qu'il nous faudra mourir loin de chez nous ?

Je suis ici au service du ministère de la santé. Mais on ne m'a encore rien demandé. Dès mon arrivée, j'ai été convoqué au ministère des finances, structure qui nécessite une très importante bureaucratie, et qui comprend de nombreux bureaux. Celui auquel j'avais affaire ne concernait pourtant pas les finances. Vous n'en avez probablement jamais entendu parler, et cela ne m'étonne guère. Il s'agit du bureau pour le Recensement. Un nom générique qui en soi ne signifie pas grand-chose. Ce bureau ne dépendait d'ailleurs pas directement du ministère des finances, mais d'une société anonyme du nom de Rouche. Si vous reconnaissez cette société, qui en réalité ne se nomme pourtant pas du tout Rouche, vous ne lui trouverez rien de spécial. Il s'agit d'une société immobilière tout à fait commune, dont les bénéfices ne sortent pas de l'ordinaire, et qui n'a jamais eu de contentieux financier avec qui que ce soit. C'est pourtant de cette société que proviennent les financements et une bonne partie des cadres travaillant au bureau pour le Recensement. Je peux vous dire une chose sur ce bureau : c'est qu'il n'a jamais recensé qui que ce soit à ma connaissance.

J'avais rendez-vous avec un bureaucrate de moindre importance, qui entendait m'accueillir comme il se doit sur le territoire national :

- Monsieur Bernard Norendil ? Voilà vos papiers. Vous commencerez à travailler la semaine prochaine au ministère de la santé. Voici l'adresse à laquelle vous prendrez vos fonctions, ainsi que celle de votre appartement. Tous les renseignements pratiques sont dans ce dossier. Maintenant je dois vous lire vos droits.

« Vous pouvez bénéficier à votre choix de la nationalité du pays dans lequel vous résidez ou du statut provisoire de réfugié. Vous avez le droit de travailler, d'accéder à un niveau de vie moyen, vous avez le droit de vous informer par les moyens légaux du pays dans lequel vous résidez, vous pouvez acquérir et consommer toute production ou tout service légalement sur le marché. Vous devrez vous conformer aux lois de ce pays sous peine d'en être exclu. Vous ne disposez pas du droit d'expression. Toute tentative d'exprimer une idée, de tenir un propos quel qu'il soit, dans un journal, par un autre média ou par la manifestation vous privera des droits ci-dessus énoncés. Vous ne pouvez en aucun cas influencer la vie politique du pays dans lequel vous résidez, ni par le vote, ni par tout autre moyen légaux ou illégaux. Ces deux dernières propositions seront réévaluées dans six ans, six mois et six jours exactement en fonction de votre conduite à dater de cette heure. Acceptez vous de vous conformer à ces droits ? »

- Vous en avez oublié un.

- Plait-il ?

- Je suppose que j'ai principalement le droit de me taire, n'est-ce pas ?

- Vous verrez que notre administration ignore à peu près toute forme d'humour, surtout venant de la part d'un réfugié.

- C'est vous donner le beau rôle que de m'appeler réfugié. D'après ce que j'ai cru entendre, je serai plutôt un prisonnier.

- Ce sont les termes du contrat signé avec votre régime dans le but de préserver votre vie, entre autre, monsieur Norendil.

- Je vous remercie bien. Je crois que je vais me plier à vos règles...

- Dans ce cas, vous rendrez compte de vos actions pendant six mois tous les six jours à ce bureau. Au bout de six mois, si tout se passe bien, vous pourrez déménager dans n'importe quelle ville de ce pays.

- Très bien.

- Je dois vous avertir, monsieur Norendil, car vous avez l'air de prendre tout cela à la légère. Ce n'est pas la peine de tenter de nous cacher quelque chose. Nous pouvons vous faire surveiller sans que vous le sachiez. En fait, ces comptes rendus que vous nous fournirez sont simplement un moyen de vérifier votre bonne volonté. Ceci dit vous pouvez disposer.

- J'ai juste une question : je ne suis pas le seul dans mon cas. Qu'en est-il des autres exilés ? Pourrais-je en rencontrer ?

- Je ne crois pas que ce soit souhaitable...

Mon boulot, quel est-il ? Il ne m'a rien dit. Je sais que je dois être soumis au ministère. Si j'avais su que j'en arriverais là ! Mais ici, ce n'est pas comme là-bas. Ici, on ne me demandera pas de commettre des actes contre ma conscience... Ici, si ce n'était les ordres auxquels je dois me soumettre, ici on est libre... Comment vivent les gens ici ? Que mangent-ils ce soir, dormiront-ils seuls ? Comment élèvent-ils leurs enfants ? Librement ? Il ne connaît pas sa chance celui qui est né libre dans un pays libre.

Mais dix ans, vingt ans pourraient passer sans que cela ne change rien au problème : je ne suis pas d'ici. Je suis d'ailleurs...

là-bas... La vie doit continuer... Ils se lèvent et ils se couchent comme avant, mais sans moi...

Et moi, ici, je suis comme dans la chanson... *Comme un orphelin dans un dortoir...*

La musique, c'est ici ce qui m'aide à vivre. Je ne connaissais pas cette musique. Je ne savais pas qu'il était possible de s'y perdre comme dans une drogue, oubliant ma misère... oubliant parfois même que je suis loin de chez moi.

La Musique ! Elle me parle si bien, elle sait si bien dire ce que je ne peux pas exprimer, ce que personne ne peut comprendre, ce que personne ne saura jamais...

Que je suis là, enfermé dans ma tête comme un prisonnier derrière ses barreaux, à aligner des bâtons *comme les barreaux d'une prison...*

Que je suis seul, tout seul dans cet univers qui ne me ressemble pas...

Que je me sentirais *toujours venu d'ailleurs...*

Tout est si différent et si semblable à la fois, ici... Les gens ne pensent pas comme là-bas, ils ne vivent pas comme là-bas, ils n'ont jamais vu là-bas, et ils s'en portent plutôt mieux. Qu'est ce que j'ai à regretter ? Ici n'est pas pire, c'est même plutôt mieux...

Oui, mais là-bas c'était chez moi, même si j'en ai été chassé.

J'ai commencé à travailler aujourd'hui. Aujourd'hui, dixième jour de mon exil. Que le fait de travailler est agréable ! Enfin quelque chose pour occuper mon esprit, même s'il ne s'agit que de scruter l'écran sans âme d'un ordinateur en faisant jouer ses doigts comme sur un piano... La Musique en moins, bien sûr. Comme j'envie celui qui peut créer à son image ! Comme je lui jalouse ce sentiment dont il a le secret lorsque son travail terminé il sait qu'un peu de son âme repose désormais dans l'objet de sa peine. Comme il doit être heureux alors ! Mais moi devant mon écran je n'éprouve rien, et je suis seulement trop heureux de ressentir le vide de la fatigue lorsque la journée s'achève. La fatigue ! Quel don divin !

Mais même en dormant je n'oublie pas. Cette nuit encore, je rentrais chez moi, et face aux reproches je disais fatigué, « mais j'avais tellement besoin de me reposer ! » Et dans mon sommeil sans cesse je reviens à ce cachot sombre dans lequel j'ai passé mes derniers jours... mes derniers jours chez moi.

3.

Journal d'un condamné, extraits

Ils vont bientôt venir me chercher, maintenant. J'entends le cliquetis des chaînes de l'ascenseur. Ça y'est, la porte grince.

- Norendil, c'est pour toi.

Le gardien s'est soulevé là-bas du fond du couloir, et il traîne le pas jusqu'à la grille. Il sort la carte métallique, avec laquelle il ouvre la porte. Deux policiers en gris et noirs me saisissent par les bras. Le trajet n'en finit pas. Les couloirs sont interminables. Là aussi, les néons grésillent ! Mais pourtant tout est si sombre... C'est à peine si je distingue mes pieds. Mes pieds, je ne les sens même pas... C'est comme s'ils ne me portaient pas. Les policiers sont-ils en train de me traîner sur le sol ? Le trajet est si long que j'ai presque oublié où ils m'emmenaient. Par une fenêtre soudain, en haut d'un escalier, le ciel m'apparaît. Le ciel ! A-t-il changé en deux semaines ? Il semble vouloir me dire adieu dans un grand flamboiement de couleur ; je ne savais pas que c'était le soir. Mais le soir me convient, si c'est pour entendre le verdict de mort. Crépusculaire, voilà l'adjectif qui me correspond le mieux, ce soir... Ce soir où j'ai l'impression de me tenir au crépuscule de ma vie, comme face à une issue qui ouvrirait sur un vide insondable. D'un coup nous nous trouvons face à une porte, comme sortie de mon imagination. Les deux battants s'ouvrent. On me traîne entre des rangées de têtes qui se tournent sur mon passage. On m'assoit sur un banc. Face à moi, le tribunal. Une femme se lève au centre de la table des juges.

- Mesdames, Messieurs, en présence de l'accusé, la séance peut commencer.

Je suppose qu'ils ne me font pas encore suffisamment confiance. Plus tard, peut-être, on m'offrira un travail à ma mesure. En attendant je fais de mon mieux. Ma patronne est une pète-sec. Il faut qu'on fasse les heures sup. sans rechigner. Elle a le cheveux aussi court que ses idées. Moi, et bien moi je fayotes... Je n'ai pas l'intention de rester éternellement dans ces bureaux à accomplir des tâches ingrates, faire de la saisie pendant des heures, photocopier des documents dont je n'ai que faire... Je suis un scientifique, que diable, là-bas j'étais généticien et non secrétaire ! Mais à qui me plaindre de cet état de fait ? Mes diplômes, récemment acquis là-bas, ne valent plus rien ici. Ou peut-être suis-je trop jeune ? Madame Neuvot me le fait souvent sentir, c'est normal, j'ai l'âge d'être son fils. Estelle ne se plaint pas non plus, elle. Et pourtant, l'autre mégère ne la ménage pas ! « Estelle, allez me chercher un café... Estelle, ce n'est pas encore fini ? Dites moi, Estelle, ne pourriez vous pas revenir samedi... » La gamine sourit devant et derrière, qu'est ce qu'elle doit la haïr ! Quand je pense que cette fille est archi diplômée en informatique, quel gâchis ! Je lui ai dit l'autre jour, que je débarquais à Pairs et que je ne connaissais pas encore très bien, elle m'a proposé d'aller déjeuner ensemble à midi, histoire de me faire découvrir un peu le centre ville.

J'aime cette ville. Elle est grande, et pourtant accessible. Elle ne pèse pas sur les épaules comme ces mégapoles américaines où il faut lever haut les yeux pour distinguer un carré de ciel entre quatre murs. Ici on respire. Ce midi elle m'a emmené dans un fast-food, et nous avons mangé dans un parc, assis sur un banc à regarder quelques enfants jouer avec des bouts de bois dans une fontaine. On se croirait dans quelque village calme de province. Même si en sortant du parc les gens couraient dans la rue, sans faire attention au décor. J'aime ce *village-capitale*, et je le lui ai dit. Elle m'a sourit, et je crois qu'elle aime sa ville, elle aussi. En a-t-elle vraiment conscience ? Souvent, on ne découvre ce qu'on aime que lorsqu'on le perd. C'est ainsi que je ne sais que depuis quelques semaines à quel point j'aimais mon pays. Je le sais parce qu'il me manque tant...

Cette après midi au bureau, la crise a éclaté à nouveau. Les anciens étaient visiblement blasés. La mégère acariâtre s'en est pris cette fois à un technicien qui s'efforçait de remettre en route son ordinateur récalcitrant. Ça glapissait, ça gémissait, ça beuglait, ça levait les poings au ciel...

- Mais madame comment pourrais-je redémarrer votre poste si vous ne me donnez pas au moins votre mot de passe ! Vous pourrez toujours le changer plus tard...

Le malheureux ne savait pas à qui il s'attaquait...

- Mais les informations qui sont sur mon poste sont con-fi-den-tielles ! Comprenez vous ça ? Personne ne doit pouvoir y accéder ! Et puis qu'est ce que c'est que ce travail, depuis qu'on m'a installé ce logiciel c'est le bordel chaque fois que je charge mon profil !

- Ça, je n'y peux rien. Ce logiciel, c'est pas moi qui l'ai créé !

Derrière la porte, Estelle ricanait en entendant la scène.

- Si elle m'avait laissé regarder plus tôt, j'aurai pu arranger ça !

Les cris de la gorgone étaient suffisamment horripilants pour que le chef du service descende de son nuage là haut, dans les étages, pour voir ce qui causait ce trouble. Lui aussi était nouvellement arrivé, et pas encore tout à fait au courant des habitudes de la maison.

Samedi, je suis sorti faire les magasins avec Estelle, à nouveau. Je cherchais l'endroit où on trouve les bouquins et les disques. Elle m'a traîné au MAC. Le MAC ici, c'est une chaîne de grands magasins, ou l'on trouve exclusivement les produits culturels. Question littérature, je suis gâté. Question musique aussi... Imaginez un supermarché où ils ne vendraient que ça. Mes premiers salaires, je sais à quoi je vais les dépenser ! J'ai demandé en sortant à retourner dans ce parc où nous étions allés pendant la semaine. Le parc Mombourg, le samedi, c'est le paradis des gamins. C'est à peine si les parents surveillent. Il y a des espaces de jeux, des buissons derrière lesquelles se cacher, des fontaines ou pousser les bateaux, et des chemins bien plats pour les billes, les voitures et les trottinettes. Assis sur l'herbe, et de temps en temps dérangés par un garde, les gens s'installent, seuls, en couple ou en groupe, avec ou sans livre, discutant, regardant les progrès du printemps et les enfants qui courent. Les enfants ne sont pas seuls à courir. En tenue de sport, les coureurs défilent, sportifs, épuisés, comiques souvent.

Nous avons acheté des glaces monstrueuses dans une boutique italienne en sortant. Estelle m'a proposé un tour à l'église de la Tisse, en haut de la Colline. Autrefois dans cette église, les tisserands en grève depuis plusieurs semaines se réfugièrent pour échapper aux forces de police qui les traquaient. Ils implorèrent la protection de l'Église et le curé de la paroisse, qui à l'époque ne faisait pas encore partie de la ville de Pairs, leur accorda l'asile. Bientôt soutenu par l'évêque, les tisserands ne cédèrent pas, et les policiers n'osèrent pénétrer dans l'église. Les grévistes révoltés ne ressortirent plus jamais de cette église, et ni le curé, ni les tisserands réapparus des années plus tard ne voulurent livrer le secret de leur disparition. Évidemment, on pensa à une fuite par souterrain, mais jamais personne ne découvrit le fameux souterrain. Un siècle plus tard le mystère restait entier. La police abandonna à l'époque les recherches, et l'affaire avait fait tellement de bruit que les autorités ecclésiastiques se penchèrent sur le sort des tisserands de la ville, qui virent dès lors leurs conditions s'améliorer et leurs droits reconnus. Tous les ouvriers de la région profitèrent de cet évènement et l'église de la Tisse devint un lieu de dévotion. En partie démolie pendant la seconde guerre, les pouvoirs publics dépensèrent beaucoup pour la reconstruire, et le curé de cette église était quelqu'un de très respectable, d'autant plus qu'on racontait encore que le secret s'était transmis jusqu'à maintenant. On attribuait à Notre Dame de la Tisse divers miracles plus anciens, et le lieu avait en fait toujours été de mémoire d'homme un but de pèlerinage. Tous les ans à la même date avait lieu une cérémonie de commémoration de la fuite des tisserands, à laquelle même les plus francs-maçons des présidents de la République n'avaient osé faire défaut. J'étais impressionné de marcher dans la nef, aussi grande que la Cathédrale, et sans doute autant chargée de souvenirs. Les vieilles pierres se rappelaient peut-être encore des milliers de prières qu'elles avaient entendues, et la flamme des bougies semblait encore répéter les paroles prononcées par les milliers de pèlerins venus se recueillir dans ce haut lieu. L'église était sombre, mais le peu de lumière qui tombait des hauts vitraux colorés semblait couler des étoiles mêmes, et pour la première fois de ma vie, j'ai prié. J'ignorais même en être capable, là-bas je n'avais jamais entendu parler d'un Dieu, ou d'une vie après la mort, là-bas les gens ne se posaient pas de questions. Alors, forcément, il n'existait pas de réponse. Mais ici, assis sur ce lourd banc de bois sombre et fixant la petite lumière rouge qui tremblotait en solitaire sur l'autel, la prière me montait tout simplement aux lèvres, et cette prière disait :

« Mon Dieu, si Vous existez, accordez-moi le repos dans un pays où je serai chez moi ».

Nous sommes ressortis, et dehors le soleil brillait sur la ville. Nous nous sommes tenus en silence au bord du parapet qui bordait la terrasse en dessous de l'église, d'où l'on pouvait voir toute la ville. Le fleuve serpentait entre des arbres, la tour de la liberté dressait sa silhouette ronde au bout de la rue de Rome qui coupait en deux la cité. Des taches vertes indiquaient, ici un parc, là un cimetière. Estelle me regardait, et au bout d'un moment je me tournais vers elle.

- On descend ?

- Qu'est ce que tu veux faire ?

Je soupirais. J'avais envie, maintenant, d'être un peu seul, de lire mes achats de l'après midi.

- Je ne sais pas, je suis un peu fatigué. On a beaucoup marché, ce matin.

Elle me comprit à demi mot et offrit de me raccompagner chez moi. Nous sommes rentrés par le métro, mais même dans le métro les gens n'avaient pas l'air sombre. Le printemps revenait et demain était dimanche.

Chez moi j'ai ouvert le premier livre qui me tombait sous la main. C'était Le Petit Prince.

Je me couchai tôt, mais dans le lit, une fois la lumière éteinte, je ne pouvais trouver le sommeil. Je songeais à ce que j'avais déjà découvert ici. Un indicible espoir m'envahit. J'étais dans un monde libre, des milliers de possibilités s'ouvraient soudain à moi. J'étais dans un monde neuf, et tout ici respirait la nouveauté, la fraîcheur d'une rose qui s'éveillait un matin, ignorante encore de ce qui l'attendait... Peut-être la jetterait-on sur le tas de fumier avec les mauvaises herbes... Peut-être la soignerait-on comme la princesse orgueilleuse et naïve qu'elle était, toute consciente de son importance et de sa beauté naissante. Et me voilà découvrant ce monde jeune, qui semblait n'attendre que moi pour s'éveiller soudain. Qu'importait le discours qu'on m'avait servi à l'arrivée ! Mon pouvoir sur ce monde existait quoiqu'on en dise, et je pouvais le modeler à ma volonté. Pourquoi avais-je regretté mon départ ? Si j'étais resté là-bas, je n'aurais rien connu d'autre que ma haine du régime, mon dégoût de la lâcheté collective, ma crainte de perdre cette vie pourtant misérable qui était mienne. Mais voilà que je l'avais perdue. J'avais laissé derrière moi mes haines, mes dégoûts et mes peurs, j'avais abandonné en partant mes ennuis, mes soucis, mes problèmes. Nous étions séparés, eux et moi, pour le meilleur et non pour le pire...

Mais pendant la nuit je fis un rêve étrange. J'allais de planètes en planètes, volant dans l'espace... Et j'arrivais sur Terre, mais tout n'était que ruine. Je marchais au milieu des gravats, des poussières et des bâtiments gris qui s'effondraient, jusqu'à un port gris dans ce monde gris ou m'attendait une nef blanche...

4.

- Dis donc Estelle, j'ai eu des places pour aller voir Star Wars au ciné... ça te tente ?
- Star Wars... tu aimes ce genre de film toi ?
Elle rigole doucement. Je prends un air sérieux en diable, pour lui répondre.
- Troisième épisode, « La Revanche des Siths ». On va voir Anakin devenir ce sacré Dark Vador.
- Manquait plus que ça.
- Tu n'as pas vu les premiers épisodes quand tu étais plus jeune ?
- Mes frères étaient tous branchés là-dessus... Mais en ce qui me concerne... Bon, enfin... Et puis de toute façon, à quoi sert de regarder un film dont on connaît déjà l'issue ?
- Mais... pour le plaisir de savoir comment le scénariste va nous y amener, à cette issue...

Je me jette un coup d'œil dans le miroir, en sortant des toilettes. Je suis plutôt bien foutu, la nature ne m'a pas raté (au sens positif du terme !). La Revanche des Siths ! Enfin faut bien ça, me dis-je en riant, tandis qu'une petite voix dans ma tête me susurre « mais c'est tout à fait ton genre de film, Bernard... Au fond, tu adores ça... » Et je ne peux m'empêcher de penser que la petite voix n'a pas tort.

Je croise madame Neuvot dans le couloir. Elle émerge de cette porte grise toujours fermée. Quartier de haute sécurité, défense d'entrer, annonce fièrement un panneau jaune dessus. Il faut un passe spécial pour franchir la porte grise... Pour pénétrer dans ce que Estelle et moi nommons en riant l'ancre du dragon.

Les semaines et les mois se sont égrenés, et j'étais souvent trop occupé pour aligner mes bâtons sur la grande feuille de papier qui couvre le mur au dessus de mon lit. On ne parle plus que de ce film actuellement. Ils repassent à la télé les épisodes précédents, et les épisodes suivants. Je me suis fait une nuit Star Wars, je ne réponds plus au téléphone que par le rituel « la force soit avec toi ». Du moins quand c'est un ami qui est au bout du fil... Je n'ai pas encore tenté le coup avec la patronne.

Les mois ont passé et j'ai recouvré la liberté de mouvement. J'ai été bien sage ; mais pourquoi ne l'aurais je pas été ? « Vous avez donné pleine et entière satisfaction », m'a-t-on annoncé au bureau du recensement la semaine dernière. « Nous savons maintenant pouvoir compter sur vous. »

J'espère surtout pouvoir changer de boulot d'ici peu. Le travail routinier me pèse énormément.

*

Scoube sortit de la douche en se sentant mieux. Il fallait des nerfs en béton armé pour

faire ce métier. Épouvantable. Vivement que quelqu'un le remplace... Il jeta sa blouse dans le bac pour la faire nettoyer et remit ses vêtements civils. Neuvot entra à ce moment.

- Vous avez fini la journée ?
- Oui, Dieu merci.
- Passez donc dans mon bureau, nous avons à parler.

Voilà qui retarderait encore d'une heure sa libération. Scoube franchit le seuil de l'antre du dragon pour pénétrer dans le bureau d'un autre dragon... Lequel le contemplant avec sollicitude.

- Fatigué j'imagine ?
- Assez, oui. La journée a été chargée.
- Je ne vous retiendrais pas longtemps. J'ai remarqué que vous étiez assez sombre ces derniers temps...
- Je suis crevé. Et plutôt déprimé, oui.
- Le boulot ?
- Il n'est pas toujours facile.
- Pourtant vous n'êtes pas en chambre d'opération ?
- Non... mais être en contact avec la clientèle... Psychologiquement, c'est dur, voilà tout.
- Ce n'est jamais facile d'annoncer à un couple ou une femme qu'il faudra patienter encore un peu...
- Vous êtes drôle, madame. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Pour la plupart des gens, c'est comme annoncer que leur gosse est mort... Et puis, l'équipe chargée des opérations, puis des expériences est boiteuse. Ce n'est pas toujours facile de travailler avec eux...
- Quel est le défaut ?
- De Marcaurd... Imbuvable. Il fout un bordel monstre au labo qu'il est sensé diriger et impossible de lui faire la moindre remarque. Si vous voulez mon avis, ce métier n'est pas pour lui. Il est en train de craquer.
- Et vous, vous pensez tenir le coup ?
Scoube esquissa un sourire.
- Moi madame, je suis indestructible ! Non, ce qui me mine, c'est pas tant d'annoncer aux parents le résultat des analyses que l'ambiance de boulot au labo...
- Pas les parents, mon ami... Les clients...
- Excusez moi madame. C'est ce que je voulais dire, bien sur.
- Que penseriez vous de faire remplacer de Marcaurd ?
- Par qui ?
- Nous avons un généticien qui occupe un emploi subalterne dans nos bureaux. Ses connaissances sont très étendues...

- Le cœur solide et l'âme endurcie ?
- Je ne pense pas que le projet que nous avons à charge l'horrifierait. Est-ce que la vie humaine a la même valeur pour lui que pour les autres ici... Non, je ne pense pas.
- Ah... Je vois. Et bien, s'il peut faire l'affaire... Enfin méfiez vous tout de même... Si c'est un Exilé, il risque donc d'avoir un tempérament un peu difficile.
- Il ne demandait rien d'autre que la liberté... Et bien, il l'a eue. Il travaillera pour nous. Quelles étaient précisément les tâches de Marcaurd ?
- Analyse, pour l'essentiel. Rien de vraiment dégueulasse, mais tout de même... Il faudra l'affranchir, s'il passe la porte grise...
- Je m'en charge.

*

Damien avançait sans réfléchir. L'avenue de Rome défilait. Il ne regardait ni les vitrines, ni les lumières qui se reflétaient sur les pavés humides. Il n'avait dans les yeux que l'image du dernier test, le liquide qui se teinte de rouge. Positif. Putain de positif. Encore un aujourd'hui. Encore un pauvre gosse qui ne verrait jamais la lumière.

Monstre. On lui avait appris à penser en terme de monstre. Ce ne sont pas des gosses, ce ne sont pas des êtres humains, lui rabâchait-on. Même sa conscience s'y mettait, ces derniers temps... Mais il avait compris, et si on lui faisait encore faire ce sale boulot, on ne pourrait pas l'obliger à collaborer en pensée. Il devrait discuter de tout ça à son frère. Lui sait toujours quoi faire... Lui possède une conscience sans faille et un courage sans tâche. Si seulement il n'avait plus jamais ces tests à réaliser ! Oui, il va parler à son frère...

Il tourne à droite machinalement. Au bout de la rue, il traverse et prend à gauche. La rue est calme, silencieuse. Pas un chat. Quartier plutôt résidentiel. Il n'y a pas à dire, au moins ce boulot paie. Il va traverser. Il traverse. Un moteur se met en marche alors qu'il quitte le trottoir. Quelques pas... et c'est la voiture qui lui arrive droit dessus, le rugissement du moteur, l'asphalte qui défile sous ses yeux, les pneus qui viennent l'achever...

Damien de Marcaurd ne réalisera plus d'autres tests.

*

Journal d'un condamné, extraits

Jeune homme, je n'irais pas par quatre chemins. Tu as été condamné hier à l'exil. Tu seras en route au plus tard ce soir. Je t'offre une dernière chance. Nous avons besoin de jeunes gens intelligents, à l'esprit indépendant, de personnalités fortes et de cœurs intrépides. Tu portes ces qualités en toi. Nous sommes tout disposés à oublier ton passé trouble...

Un glougloutement plus fort que les autres lui fit lever la tête un instant. Je restai allongé sur mon matelas, parfaitement immobile, respirant doucement.

- *En d'autres termes, vous me proposez de résister ou servir ?*
- *Je te propose de servir ou de mourir loin de tout et oublié de tous. Il n'y a pas de résistance possible, Norendil. Je te laisse une chance, et tu sais pourquoi ? Parce que je t'admire. Parce que nous avons besoin de toi, aussi. N'as-tu donc aucun amour pour notre race ?*
- *Ma race ? Si, et j'aimerais la voir libérée de votre joug.*
- *Ce n'est pas de cela que je parlais. Nous avons de grands projets pour notre race, de très grands projets. Je t'offre d'y participer et de te faire un nom qui durera dans l'Histoire.*
- *L'Histoire retiendra le votre comme celui d'un des plus grands dictateurs de l'Univers. Laissez moi mourir libre.*
- *C'est ton dernier mot ?*
- *Si vous m'admirez autant, vous devriez le savoir.*
Il hocha la tête d'un air triste.
- *Je ne le fais pas de gaieté de cœur, mon fils.*
- *J'espère bien.*
- *Pourquoi les as-tu rejoints ?*
- *Pour laver l'honneur d'un père assassin, peut-être...*

Il n'a rien ajouté, je crois qu'au fond il savait bien qu'il n'aurait pas le dernier mot. J'appréciais son geste, mais j'avais pris ma décision il y a bien longtemps. Je n'allais pas la changer. Je n'avais pas bougé d'un poil pendant notre discussion. Je restais allongé comme il sortait, sans rien tenter pour le retenir. Je l'entendis distinctement murmurer, avant que la porte ne se referme :

- *Quel gâchis...*

*

- *C'est un gâchis, vraiment, Bernard. Nous avons bien conscience que vos qualifications ont été terriblement mal employées. Jusqu'à présent, en tout cas. Un de nos ingénieurs généticiens vient de décéder suite à un accident de voiture. Nous cherchons un remplaçant d'urgence, et comme vous faites partie de la maison... J'espère que cela ne vous contrarie pas ?*
- *Non, absolument pas. A vrai dire, je commençais moi-même à m'ennuyer.*
- *Vous vous êtes révélé tout à fait digne de confiance auprès de la firme. Je vais vous présenter à votre nouveau chef de service.*

Nous quittons son bureau, traversons quelques couloirs. Je sais déjà que bientôt, la

mystérieuse porte grise va s'ouvrir devant moi.

- Comme vous avez dû le comprendre, notre structure gère un certain nombre de laboratoires pour le compte du gouvernement. Le gouvernement souhaite en effet être informé des recherches les plus récentes sur l'ensemble des infections graves, en particulier celles contre lesquelles on ne connaît aucun remède. Vous serez affecté dans un de ses laboratoires. Inutile de vous préciser qu'il existe une concurrence terrible entre les différents laboratoires, qu'ils soient publics ou privés ; vous n'ignorez rien de la guerre économique que se livrent les firmes pharmaceutiques. Le cloisonnement est de rigueur chez nous. Ne vous étonnez donc pas si vous obtenez peu d'informations sur le travail que vous effectuez... Non pas que nous n'ayons confiance en vous, mais il y a quelques années une fuite importante a provoqué le dépôt d'un brevet par une autre firme. Assez frustrant, je dois dire, de se faire voler son travail après des années de labeur... Chaque laboratoire possède sa fierté, c'est aussi une question d'honneur.

Nous avons franchi la porte grise. Derrière, un couloir sans porte ni fenêtre, bloqué par deux portes coupe feu. Et de l'autre côté de la seconde porte... Une salle d'attente. Je m'attendais si peu à une salle d'attente ! Mais que faisait-elle là ? Le pire, c'est qu'il y avait des gens dans cette salle d'attente, des gens qui attendaient... On se serait cru à l'entrée d'un hôpital.

Madame Neuvot a frappé, est entrée sans attendre de réponse.

- Scoube ? Voici le remplaçant de Damien. Je pense qu'il pourra commencer dès aujourd'hui. Jeune homme, une dernière précision : je sais que vous vous entendez fort bien avec Estelle, mais rappelez vous que le cloisonnement est de rigueur. A ce stade, cela resterait de peu d'importance, mais sait-on jamais...

Un labo. Je vais travailler dans un labo, un vrai. Enfin, je vais appliquer mon intelligence à quelque chose qui tienne la route... La blouse blanche, ça me connaît.

- Je fais quoi, au juste ?
- On te file des échantillons, par ce monte charge. Tu les analyses.
- Je dois trouver quoi ?
- Cette anomalie génétique.

Et là-dessus, il me tend quelques feuillets dont un transparent.

- Et c'est tout ?
 - Exact. Tu peux commencer dès à présent.
- Il se détourne et se dirige vers la porte.
- C'est quoi, ces anomalies ? Une maladie ?
 - On te le dira peut-être un jour, mais je suppose que tu le devineras tout seul. Maintenant excuse moi, j'ai des patients qui m'attendent.

J'étais quelque peu dérouté. Je regardais les résultats d'analyses, espérant en apprendre un peu plus long. Avec un choc, je déchiffrai l'inscription qui ornait le haut de la première page :

« Centre National des Services de Gynécologie – Pathologies Génétiques Incurables. »

CNSG – MGI. Je connaissais ce sigle. C'était celui de la firme dans laquelle nous travaillions. Mais les mots qu'on y accolait n'étaient pas les mêmes de l'autre côté de la porte. Ces mots annonçaient :

« Comité National de Sécurité Générale - Prévention contre les Groupes Invasifs.

Ils disaient lutter contre les risques de pandémie de virus, pandémies provoquées par des groupements terroristes. Mais jusqu'à présent, aucun groupe terroriste n'avait réussi à créer un virus que l'on puisse assimiler à une maladie génétique. Et quels étaient ces patients dont on me parlait ? Quelle était cette pathologie que l'on me faisait détecter ? Pourquoi l'État devait-il s'intéresser à une maladie génétique ? Je me penchais sur ladite maladie, et ne fus pas long à détecter les détails qui avaient troublé le collègue ayant travaillé sur ce patient. Plusieurs petites anomalies, qui devaient être reliées entre elles je suppose, sur les chromosomes 5, 8, 19 et sur le premier chromosome X. Le génome humain a été exploré, dans sa majeure partie : mais rien ne permet encore de déceler si telle modification entraîne la venue au monde d'un humain simplement unique, ou d'un handicapé grave, ceux que certains appellent des monstres. Je travaillais ensuite toute la journée, et ne trouvais même pas le temps de me poser d'autres questions. Le lendemain, je travaillais tout autant, ainsi que le surlendemain, et le jour d'après. Quand vint le vendredi soir, je n'en pouvais plus. Je me retrouvais hagard sur le trottoir scintillant de brouillard. En face, sous le lampadaire, Estelle m'attendait. Je l'avais à peine vue depuis mardi... Nous avons peu parlé. Je ne me sentais pas en droit de révéler ce que j'avais vu, et je n'avais pas pris assez de recul pour deviner ce qui me restait caché. Pour l'instant, seules les questions se posaient, mais elles se posaient d'elles-mêmes et je restais sans réponse : j'étais trop fatigué pour les questions ce soir là. J'avais juste envie de m'asseoir quelque part, de manger tranquillement, surtout, de ne rien faire. C'est le programme que nous avons suivi, à peu de choses près.

Je dois avouer qu'elle me plaisait bien, Estelle. Souriante et généreuse, elle savait déceler chez les autres leurs désirs avant même qu'ils ne les comprennent. Et mignonne en plus de ça... C'est peut-être pour cette raison que nous avons fini main dans la main aux alentours de dix heures, alors que je la raccompagnais chez elle. Elle avait eu un peu de mal à fermer la porte ce soir là, mais j'étais finalement rentré seul, me traitant de crétin. Les sentiments que j'ai senti naître en moi ce soir ne m'étaient pas étrangers : je les avais éprouvés avant pour mon père, pour ma terre, pour mon peuple. Mais jamais encore pour une femme. Il est vrai que je n'avais guère eu le loisir de m'occuper de femmes auparavant...

Comme je regrettais l'angoisse, la brusque poussée d'adrénaline me manquait... J'en ressentais le besoin comme d'une drogue, j'étais en manque physique. En manque physique d'aventure, de passion, de craintes, d'identité aussi, et de cette petite raison de se battre, de

continuer la lutte, qui vous aide à survivre...

Dans les quelques semaines qui ont suivi, j'ai quelque peu oublié ce manque, pour tout avouer. Je travaillais tant que je ne me posais plus de question. Je ne vivais que pour le soir, pour payer le resto à Estelle et rentrer doucement vers chez nous, dans le Vieux Pairs, non loin des voies de chemin de fer. C'était une drôle d'idée d'avoir construit ces rails si près du Vieux Pairs... Les murs des antiques demeures tremblaient sans cesse, un véritable crime contre le patrimoine du pays ! Je me souviens que le passage d'un train avait fait tomber le cendrier de la table le soir ou Estelle m'a proposé de passer la nuit avec elle.

5.

Ces jours heureux n'ont pas duré bien longtemps, et j'aurais du me douter que nous étions pris dans un enchaînement fatal. Je ne pouvais plus me taire vis-à-vis d'elle, dès lors que nous formions ensemble des projets d'avenir (d'avenir ! Si j'avais su, quelques mois avant, que j'en viendrais à penser d'avenir !). Ma plus grande crainte résidait en son incapacité à me croire, et là était aussi ma plus grande erreur. Car Estelle m'a cru, ce qui témoignait de la confiance qu'elle avait en moi, et ce qui fut pour moi le plus grand soulagement de ma vie, même s'il est venu tard, beaucoup plus tard. Sans m'en rendre compte, le secret qui entourait ma venue dans ce pays m'avait pesé plus que toute autre chose, plus même que d'être éloigné des miens à vie, et j'en prenais enfin conscience. J'enrobais de flou les révélations, mais il me sembla qu'elle comprenait les raisons de ma venue, même si elle en ignorait les circonstances. Les révélations sur le laboratoire me semblaient beaucoup moins importantes à mes yeux. Et pourtant les questions que j'avais refusé de me poser (c'est vrai, c'est si *fatigant* de se poser des questions), elle les mit immédiatement sur le tapis.

- Ça s'appellerait service de gynécologie et ça ferait faire des tests génétiques ?
- Oui. Il y a des patients qui viennent, on leur donne les résultats.
- Et les patients... ce sont des femmes ?
- Absolument. Et je vais te dire une chose... C'est qu'elles sont souvent à un stade avancé de leur grossesse.
- Peut-être qu'elles sont toutes enceintes.
- Possible.
- Peut-être que c'est une sorte de dépistage ?
- Dépistage des femmes enceintes ?
- Non... des embryons. Ou des fœtus.
- Mais pourquoi cela intéresserait-il l'État, dans une structure centralisée ? A priori, il existe des hôpitaux ?
- Il faut croire que cette maladie possède quelque chose de spécial... Tu n'as pas cherché à en savoir plus, à comprendre ce qu'elle provoquait ?
- Je travaille douze heures par jour, Estelle. Non, je n'ai pas cherché...
- Essaie de savoir ce qu'on fait des embryons positifs au moins !
- Et si ça ne concernait que les femmes ?
- Je trouverais cela étrange alors qu'elles soient toutes enceintes.
- Qui sait ?

Le lendemain, je sautais l'heure du repas. Mais le travail qui s'accumulait, la surveillance de mes collègues, rien de tout cela ne me permit de faire d'autres découvertes.

6.

C'est arrivé début novembre. Je rentrais chez moi seul, Estelle m'avait devancé de quelques bonnes heures. J'arrivais dans le vieux Pairs, franchissais la passerelle de bois vermoulue qui s'élançait sur le canal, derrière le Tribunal de Grande Instance. Un lampadaire de caractère vieillot éclairait un banc et une poubelle. Sur le banc, une forme non identifiée, quelque clochard se reposant. Personne d'autre. Le clochard se retourna, ses jambes quittèrent l'ombre informe de son manteau, il se leva. Je n'y prêtais pas plus attention que cela. La scène en était banale, et seul un poète romantique y aurait vu une symbolique lugubre... Le gaillard s'approchait de moi, et je pris soin de ne pas lui jeter ce regard que les mendiants guettent, premier signe d'une générosité coupable. Mais il ne me demanda pas l'aumône.

- Vous êtes le successeur de Damien de Marcaurd ?
- Oui.
J'avoue que la surprise m'avait arrêtée.
- Donnez-moi un euro, en échange, je vous transmettrais une lettre de lui qui vous revient. Faites attention : on nous surveille.
- Qui voulez-vous...
- Dieu vous bénisse, monsieur, Dieu vous bénisse !

Il retourna à son banc, s'enveloppa dans son manteau et s'endormit. Je restais seul avec ma lettre. Dans l'appartement d'Estelle, où j'avais fini par emménager, tout était sombre et silencieux. Un rapide coup d'œil dans la chambre m'apprit qu'elle dormait. Je ne pouvais me résoudre à la réveiller. Pourtant, le silence m'oppressait, je me sentais seul et soudainement étranger dans cette maison. Le sentiment d'être surveillé ne m'avait plus quitté depuis l'épisode du clochard. Je m'assis dans la cuisine, allumais la lampe au dessus du plan de travail, et ouvrais la lettre sur les plaques de cuisson. Tout respirait la propreté, dans cette cuisine luisante. La lumière blafarde me rappelait le laboratoire aseptisé. Damien de Marcaurd ! Il était mort voilà six mois, renversé par un chauffard qu'on n'avait retrouvé. L'enveloppe était blanche, sans nom ni adresse, scellée d'un cachet de cire. Les armes de sa famille complétaient cette étrange missive. Curieuse précaution ! Qu'avait voulu montrer l'homme en renouant ainsi avec les vieilles coutumes ? Je brisais le sceau et une feuille bleu roi s'ouvrit entre mes mains. A mon immense surprise, l'écriture m'était totalement inconnue. Des ponts et des jambes effilés traçaient des lettres inconnues... Ce n'était ni de l'arabe, ni du chinois, ni de l'hébreu, ni aucune des langues que mon imagination s'était fait le plaisir de découvrir en même temps que la liberté.

J'étais bien avancé.

test chez certaines mères, qui s'avéraient positives sans le savoir. Cette mutation est connue dans le milieu des scientifiques comme le syndrome de Beto-Collens. J'enjoins mon successeur de chercher, par tous les moyens possibles, à connaître les raisons de ce secret.

Damien de Marcaurd.

PS : je serais heureux si mon frère pouvait connaître les circonstances de ma mort. Un accident me paraît probable. Qu'il sache que je n'ai jamais voulu trahir ni ma foi ni ma patrie.

Ce luxe de précaution m'aurait fait sourire si le sujet n'était si tragique. Sous le coup d'une presque panique, je brûlais ma traduction, effaçait ma recherche sur internet, et cachait le message. Mon sixième sens me trompe rarement, pour ne pas dire jamais. Je me suis rendu compte d'ailleurs, en arrivant ici, que les gens autour de moi ignorait tout de cette intuition étrange, qui permet autant de connaître les pensées secrètes d'un interlocuteur que de prévoir la fin heureuse ou non d'une entreprise. J'ai ce don – pour autant qu'il s'agisse d'un don. Et j'assure qu'en lisant cette lettre, j'ai compris très précisément que le drame n'avait jamais été si proche.

Je n'en ai pas parlé à Estelle. Elle ne s'est pas réveillée quand je me suis enfin couché. Et puis, j'ai fait à nouveau ce rêve étrange. La Terre n'était que ruine : mais des enfants jouaient dans la poussière. Et alors que je reprenais espoir en la Vie, j'entendais le bruit de la mer. Le cœur serré, je contournais un temple grec en ruine dont s'élevait encore une fumée blanchâtre. Elle était là, frémissante, chaque vague couverte d'une blanche écume dans ce monde pâle. Les cris des enfants s'éloignaient. Une silhouette se leva près de l'embarcadère. Le clochard de cette nuit, dans son vieux manteau... « Je vous attendais, Norendil ». Et alors je la vis, la blanche nef qui m'attendait...

7.

Journal d'Estelle, 8 novembre.

- Nous ne pouvons plus rester ensemble.

Ces mots, je ne les ais pas mal pris, curieusement. Ils ne m'ont même rien fait du tout. C'était bien du genre de Bernard, de dramatiser.

- Tu comprend, c'était génial, ces derniers mois... J'avais presque le sentiment d'être moi-même, ici. Mais c'est illusoire, tu comprends ? Et maintenant, avec le travail que je fais, je ne peux plus me permettre de m'attacher à qui que ce soit.
- Ça ne me dérange pas, que tu sois occupé en semaine.
- Non, ce n'est pas ça...

Sa mâchoire crispée ne semblait pas vouloir lâcher les mots qu'il voulait dire. Il se leva nerveusement du banc de Mombourg, ramassa une canette à terre, la porta à la poubelle, comme s'il n'avait rien d'autre à faire ici.

- Estelle, il ne faut pas que tu cherches à comprendre, ni à te battre contre ça. Je n'ai pas vraiment le choix, en fait... C'est peut-être mieux ainsi.
- Ah oui, tu me quitte pour mon bien ?
- On pourrait le dire comme ça, oui..
- Salaud.

Qu'aurais-je pu dire d'autre ? Le jour même, il a débarrassé ses affaires et quitté mon appartement. Je l'ai regardé faire, les dents serrées, sans une seule protestation. Je n'ai pas compris. Je ne comprends pas. Je ne comprendrais jamais. Jamais je n'aurais pu faire une chose pareille, et pire encore... Jamais je ne l'aurais cru de lui. Comme si je n'avais rien vu venir ! Mais depuis quelques jours, il ne parle plus, passe son temps libre en recherche, et exige de moi le silence et la paix. Bien sur, que j'aurais du le sentir venir.

Journal d'Estelle, 10 novembre

Je ne l'ai même pas vu au travail aujourd'hui ! Et pourtant, Scoube était formel, il n'a pas quitté le Labo. Même pas pour manger, semble t-il. Il faut croire qu'il m'évite. Je n'ai pas cessé de fixer cette porte grise... Neuvot est exécrable, aucune idée de ce qui lui passe dans la tête. Je suis sortie à 17h sonnantes, sans écouter ses reproches. J'avais envie de m'arrêter un instant à La Tisse. Nous étions venus ici, autrefois, en des temps meilleurs... Il n'y a pas grand monde aujourd'hui. Face au tabernacle, j'avais la gorge trop serrée pour prier. Il me semblait que la moindre plainte vers Dieu allait me tirer des sanglots... C'est vrai, je devrais pratiquer plus souvent. Mais en quoi cela m'aurait protégé de ce qui m'arrive à présent ? J'ai envie de fuir,

fuir vers ailleurs... Une autre réalité, un autre monde, loin de ces soucis qui sont arrivés si soudainement. La lumière brille devant l'autel. Les tisserands se sont échappés d'ici... N'y a-t-il pas une issue possible ?

Est-ce que Bernard peut faire face à ses responsabilités ? Peut-il revenir, s'il sait la vérité ? Savoir ! Si je lui parle en face, si je lui dis tout, il n'aura pas le choix. Lui aussi, devra parler. J'ai si peur, mon Dieu, si peur...

Journal d'Estelle, 11 novembre

Impossible de trouver une issue au boulot non plus. Bug généralisé du système, un truc qui a grillé. La compagnie qui pourrait nous dépanner est française, donc en congés... Neuvot a piqué une telle crise que le dirlo est sorti de sa bulle pour venir l'engueuler. Je ne perd pas de vue la porte grise, attendant qu'il passe... J'attendrais toute la nuit s'il le faut, il ne s'échappera pas sans que je le coince. Quelle idée lui est passée par la tête ! Quand il saura... Quand il saura... J'ai peur, j'ai si peur ! Mais ce n'est pas lui qui me fera changer d'avis.

Il est 21h. Il n'est pas sorti manger, aujourd'hui. Scoube est rentré chez lui depuis plus d'une heure, il m'a certifié que Bernard travaillait encore. Allons, encore un peu de patience.

*

Norendil ne travaillait pas. Il avait regardé le soir tomber derrière les portes de verre, après le départ des derniers patients et du personnel. Il avait vu la ville s'allumer, lampadaire après lampadaire, réclame après réclame et chaque lumière sur terre répondait à une nouvelle étoile dans les cieux. Mais il ne voyait pas la ville : en face de lui, c'était les ruines d'une civilisation à l'abandon qui s'étendait à perte de vue.

- Tout n'est donc qu'illusion... Illusion, mensonge, tromperie. Où est la vérité dans tout cela ? Et s'il n'est de vérité, il n'est de liberté ! La vérité vous rendra libre, disait le saint...

Une autre phrase lui revint en mémoire :

« Dépourvu de vérité, l'amour bascule dans le sentimentalisme¹. Aimait-il Estelle ? Lui faisait-il confiance par-dessus tout ? Avait-il toujours franc avec elle ? La sinc 驛 it ◆ ne suffisait pas. Il fallait quelque chose en plus, quelque chose qu'il ne lui avait pas donn 馥. La v 驛 it ◆

- Il est trop tard de toutes façons...

Et si elle n'acceptait pas cette vérité ? Il n'était pas Jo Black, loin s'en faut. Mais son passé se conjugait avec son identité pour faire de lui quelqu'un dont, a priori, on ne voudrait pas s'approcher. Quelqu'un de dangereux.

- Ils ont voulu me faire croire que je pourrais avoir une vie normale... Mais si je n'ai rien dit

1 Caritas in veritate, Benoît XVI, Juin 2009, Introduction paragraphe 3.

à Estelle, c'est qu'au fond je connaissais la vérité.

Et si elle avait fait un autre choix ? C'était facile, de ne pas savoir... C'était facile, de faire le choix d'un héroïsme mensonger en prenant la fuite.

- C'est trop dangereux pour elle...

Mais alors même qu'il prononçait ces mots, il comprit ce qu'il avait à faire : elle doit savoir la vérité.

Il ferma le laboratoire, éteignit les lumières, ferma à clé la porte grise. Trois verrous différents. Il comprenait à présent les précautions. Il s'acheminait doucement vers la sortie quand une main saisit son bras. Estelle l'avait attendu.

- J'ai quelque chose d'important à te dire... Quelque chose de grave. S'il te plait, ne fuis pas...

Il la regarda un instant. Elle était suppliante, grave aussi, proche de la panique. Il sut que ce qu'elle dirait serait un nouveau poignard déchirant son cœur.

- Il faut que je te parle moi aussi... Viens, ne restons pas là.

Un bar, animé, bien éclairé, sur le trajet. Ils prennent un verre à une table, leur tête se joignent pour parler. A les voir ainsi, on croirait deux amoureux.

- Je ne sais pas si l'endroit est bien choisi... commence t-elle.

- Il l'est. Fais moi confiance.

Elle le regarde, surprise. Il a tout l'air d'être encore amoureux. Que se passe t-il chez lui ?

- Que veux-tu me dire ?

- Je suis enceinte.

Curieusement, il n'a pas bronché. Il reste immobile devant sa bière, enlevant du doigt la buée qui se forme sur le verre. Son visage est impassible. Estelle ne comprend pas. Elle voudrait qu'il réagisse, qu'il montre de la panique, de la colère, du mépris... Il n'a même pas l'air indifférent.

- Quand tu auras autant vécu que moi, tu sauras toi aussi cacher tes émotions. De la colère ? Je n'en ai pas, du moins pas contre toi. Je crois avoir épuisé la dose de colère qui nous est impartie. Je devrais me révolter, tu vois... Mais même la révolte, je n'en ai plus la force. De la panique ? J'en éprouve beaucoup, oui. J'ai peur. J'ai peur pour toi, comme autrefois pour mon peuple, pour ma terre. Comme autrefois j'étais paniqué à l'idée qu'on m'arrache de ma planète... Du mépris, de l'indifférence ? Pourquoi voudrais-tu que je méprise cette nouvelle, que je la classe aux oubliettes... Au contraire, je m'en inquiète.

- Comment...

- Comment ais-je compris ce que tu pensais ? J'ai toujours eu ce don, je le porte en moi. C'est inscrit dans mes gènes. Et tu es si facile à lire ! A voir la façon dont tu me regardais, j'ai deviné ce que je ne savais pas encore...

- Pourquoi aurais-tu peur pour moi ?

- Tu as l'intention de le garder, n'est ce pas ?

- Oui, bien sur.

- Et rien de ce que je pourrais dire ne te fera changer d'avis ?
- Tu n'es pas d'accord avec moi ?
- Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- Alors, pourquoi as-tu peur ? Mon bonheur pour l'instant ne dépend que de toi...
- Non.

Elle le regarde, de plus en plus surprise. Elle ne sait plus comment avancer. Cette conversation ne se déroule en rien comme elle l'avait imaginé... Comme si les règles, à chaque mot, étaient changées. Le rapport s'inverse à chaque phrase, la ligne est en perpétuelle redéfinition. Il n'y avait que deux choix : il la quitte définitivement, furieux, ou il revient, heureux de ce retournement. Elle se rend compte qu'il existe une troisième voie, inconnue, et pour cause... Le chemin n'est pas encore tracé.

- Moi aussi, j'ai quelque chose d'important à te dire.
- C'est en rapport avec ton travail ou avec ma grossesse ?
- Les deux.
- Alors ?
- Damien de Marcaurd a été assassiné.

Ils sont restés quelques minutes, le regard figé sur leur verre, comme si on leur apprenait soudain que le liquide qu'ils contiennent, c'est du poison.

- Mais pourquoi ?
- Parce que tu vas avorter...
- QUOI ?

Elle est bouche bée, silencieuse dans l'horreur de ce qu'elle entend. De Marcaurd assassiné, cela signifie que Bernard est en danger. Mais ces tests qu'on lui faisait faire... Ces femmes qui venaient consulter... Cette mutation génétique dont on ignore les conséquences... Elle a peur de comprendre, tout se brouille et se mélange dans sa tête. Elle ne dit rien des terribles suppositions que son esprit lui souffle, elle le laisse parler, subjuguée par cette vérité terrible vers laquelle elle avance... Il parle d'une voix faible, malgré la musique trop forte, les voisins trop bruyants. Comme s'il n'avait pas la force, lui non plus, d'avancer vers cette vérité écrasante.

- Il existe une mutation... Cette mutation est fréquente chez les Beto-Collens, une ethnie du Congo, particulièrement décimée au cours des massacres de ces trente dernières années. Il ont des croyances étranges... Ils prétendent qu'ils descendraient de voyageurs venus du ciel, tu vois... Des légendes qu'on retrouve chez les aztèques aussi. En tout cas... d'après le professeur Coullainge, ethnologue et psychiatre, les tribus Beto-Collens auraient le pouvoir de communiquer par la pensée, ou de lire dans le futur. Et on a remarqué que le nombre d'autiste y était aussi plus important qu'ailleurs. C'est le cerveau qui est touché...

Il attend qu'elle parle, qu'elle réagisse, lui jette un regard. Mais elle a toujours la bouche

ouverte, les yeux exorbités. Alors il reprend son souffle, continue.

- Le professeur Coullainge n'est pas très, euh... Respecté par la profession. Ses conclusions sont pour le moins farfelues. Mais il a travaillé avec des généticiens qui eux, sont formels... Le syndrome de Beto-Collens existe bien, et il touche en effet le cerveau.
- Quels sont les effets ?
- Si on en croit le professeur Coullainge...
- Non, ça, j'ai compris : transmission de pensée, divination, risque accru d'autisme et autres fariboles. Je parlais des effets réels.
- D'après les chercheurs, on ne sait pas vraiment. Il y a des adultes qui présentent cette mutation, et la plupart ne présentent pas de handicap particulier.
- Alors, où est le problème ?
- C'est le professeur Coullainge... Selon lui...
- Encore lui !
- Mais laisse moi parler enfin ! Derrière la porte grise, tu veux savoir ce qu'il se passe ?
- Vas-y...
- Tu veux la vérité ma petite... Fais attention. Cette vérité en a tué d'autres. Elle a tué mon prédécesseur, elle a tué des milliers d'embryons, de fœtus, d'enfants, et bon nombre d'adultes. Elle te tuera aussi. Tu veux vraiment savoir ce qui se passe, derrière cette porte grise ?
- Non. Je me fiche de cette mutation. Je me fiche de savoir si elle vient des extra-terrestres, si le gouvernement y croit, si tu as trahi un secret d'état en me racontant ces sornettes. Tout ce que je veux savoir, c'est en quoi ça me concerne. En quoi ça nous concerne ! Et arrête de tourner autour du pot, comme si tu n'osais pas dire la vérité... La vérité, c'est que tu me quittais sans honte, sans culpabilité, et maintenant te voilà coupable de m'abandonner, parce que je suis enceinte !
- Oui, c'est ça.
Il a presque envie de se lever et de s'en aller. N'est ce pas là la vérité ? N'est ce pas précisément ce qu'il est venu dire ? D'ailleurs, il se lève, boit son verre d'un seul trait, règle les deux boissons au comptoir et s'éloigne. Elle est resté scotchée à la chaise, tellement surprise qu'elle en oublie sa colère.
Il sort, il est dans la rue. Elle ne veut pas savoir la vérité. C'est son problème ! Et ça ne changera rien à ce que son futur lui promet. Elle n'aura pas le choix, quoiqu'elle sache. La vérité vous rendra libre... Ah, tu parles, belle foutaise, oui !
- Attend-moi !
Il se retourne. Elle le rattrape au croisement, ils s'engagent dans une rue plus animée. Les terrasses sont pleines, les jeunes vaquent, d'un bar à l'autre. Un attroupement se fait devant une boîte de nuit, les videurs restent incorruptibles.
- Alors vas-y, dis-moi ce que tu as sur le cœur.

- Et bien, tu as raison. Je te quittais sans dette, et maintenant, me voilà coupable envers toi.
- Le rapport avec ton baratin de sciences fiction ?
- Tu es bête ? Tu aurais pu deviner la vérité... Cette mutation, elle existe ! Je l'ai trouvée tout les jours dans les échantillons qu'on me faisait tester. Et comme si ça ne suffisait pas à m'ouvrir les yeux, j'ai fait le test à mon tour...
- Comment ça ?
- Tu ne comprend pas ? Je me suis testé. Je suis porteur ! C'est écrit, rouge sur rouge... J'en suis un, tu comprends ? Je l'ai toujours su, je ne suis pas comme vous, comment aurait-il pu en être autrement ? Je le savais, ils le savaient... Mais ce que j'ignorais, contrairement à eux, c'est que je pouvais *transmettre ça à quelqu'un...*
Il s'est arrêté en pleine rue, achève d'une voix brisée, la prend par l'épaule.
- Il y a une chance sur deux, Estelle, une chance sur deux... Et comme ils savent qui je suis, ils te feront tester nécessairement. Tu n'y couperas pas... Tu recevra une lettre après la première échographie, on t'appellera, oh, je ne sais pas comment ça se passera pour toi, puisque tu risquerais de te méfier, tu es de la boutique... On te racontera qu'il y a un défaut de fabrication, qu'il faut faire des analyses supplémentaires... et enfin, tu apprendras que l'embryon n'est pas viable.
Il la voit pâlir, puis reprendre son élan, comme pour objecter. Il comprend qu'elle n'abandonnera pas, tant qu'il n'aura pas détruit son dernier espoir. Il s'y attèle. Elle doit comprendre la puissance de la machine, l'implacabilité des rouages qui la compose.
- Si tu t'acharnes, il y en a que ça amuse de mener une grossesse à terme ! On prendra l'air compatissant, voire admiratif. On t'assurera du soutien de l'équipe. On te proposera d'accoucher dans une bonne clinique... et à la naissance, couic. Rien à faire.
Elle veut parler, il ne la laisse pas placer un mot.
- Si tu te barres à l'étranger, si tu cherches à prendre la fuite... C'est là que ça devient dangereux. Ils comprendront que tu as compris. Que tu fais partie de ceux qui savent. Ils te retrouveront, toi et l'enfant, s'il a eu l'occasion de naître. De Marcaurd est mort dans un accident quelques jours après avoir transmis des informations telles que celles que je te donne. Et le professeur fou que j'évoquais... celui des extra-terrestres et des Aztèques : pendu dans son séjour. Et combien d'autres...
- Mais... je ne comprend pas. Pourquoi ?
- Moi, je sais...
Il a baissé la tête, il grince des dents. Mais sa voix est triste à présent, il a perdu l'impassibilité du bar. C'est comme s'il était plus humain tout à coup.
- Pourquoi, Bernard ?
- Je ne sais pas... Peut-être à cause des conséquences de cette mutation. Peut-être que ça fait peur, des hommes qui peuvent déchiffrer la pensée des autres, prévoir l'avenir...
- Mais tu penses que c'est vrai ? Toi, tu es capable parfois...

- Parfois, je comprends sans qu'on me parle. J'ai aussi, mieux que quiconque, appris à cacher mes pensées. Je sais me défendre contre mes propres armes... Et il arrive que je sache à l'avance... Oui, je suis capable... Je te l'ai déjà dit. Je viens d'ailleurs. Je ne suis pas comme vous.

Elle le regarda alors comme elle ne l'avait jamais regardé.

- Et cet ailleurs, tu dois y retourner, c'est ça ?
- Je te l'ai déjà dit aussi... Je suis un exilé. Je ne rentrerais jamais chez moi...
- Tu voulais faire je ne sais quelle révolution, c'est ça ?
- Oui... J'ai compris. Il vaut mieux se soumettre...
- Si tu veux.
- Tu n'as guère le choix...
- Et toi, tu crois l'avoir ?
- Non, bien sûr que non...
- Tu as raison. Tu n'as pas le choix. Tu es obligé de te battre. Tu connais la vérité, toi, et tu as une conscience comme nous, je suppose... Je ne sais pas d'où tu viens, et je ne veux pas le savoir. Mais là-bas, tu as appris ce qu'est la liberté je crois...

Ils avançaient maintenant sur le fleuve. Les eaux étaient noires et froides. Quelques flocons de neige se déposaient maintenant sur leur mentaux. Demain, tout serait blanc et gelé... Bernard ne disait plus rien. Son esprit s'était à nouveau envolé loin, dans une ville en ruine, blanche de poussière.

- « Le sommet de la liberté c'est de ne plus pouvoir faire autrement que d'aimer Dieu. »²
- Tu crois en Dieu, toi ?
- Là d'où je viens, on ne sait même plus si cette croyance a un jour existé dans le cœur des hommes. La Foi est réservée à une autre race...
- Crois-tu que nous sommes programmé génétiquement pour croire, espérer... aimer ?
- C'est une étrange question. Celui qui nous a créé devait savoir, Lui, ce qu'Il faisait. Mais je crains qu'il n'y aie de Foi si forte que le mensonge ne puisse briser, d'Espérance si puissante que l'oppression ne puisse détruire, de Charité si brûlante que les deux réunis ne puissent tuer. Que peut-on contre ça... La sagesse, qui est ce qui reste de la Foi quand elle a disparu, et la joie, le résidu de l'Espérance... Cela suffit-il à conserver intacte la flamme de la Charité ?

Ils se sont arrêtés sur le pont, et les eaux passent et coulent au loin, vers la mer. L'espace d'un instant... La terre arrête sa course dans l'espace, et les flocons recouvrent le passé et cachent le présent. L'espace d'un instant...

- Que vas-tu faire ?
- Je vais t'aider... Car tu n'as pas l'intention de les laisser faire, n'est ce pas ?

2 Saint Augustin

8.

C'est le lendemain que notre destin s'est scellé. Je suis sorti plus tôt ce soir là. J'avancerais sans réfléchir. L'avenue de Rome défilait. Pas un regard pour les vitrines, ni les lumières qui se reflétaient sur les pavés humides. Je n'ai à mon tour dans les yeux que l'image du dernier test, le liquide qui se teinte de rouge. Positif. Putain de positif. Encore un aujourd'hui. Encore un pauvre gosse qui ne verrait jamais la lumière.

J'y ai participé trop longtemps. On ne pourra pas me le faire gober, à moi, ce baratin qui consiste à faire passer pour monstre ce que je suis aussi. J'en viens presque à mépriser ces hommes, qui s'imaginent pouvoir me faire collaborer par la pensée. Comment peuvent-ils me mépriser à ce point ? Je suis Celui qui aime sa terre, et on voudrait me voir détruire ma propre race ? J'ai conscience d'être enfoncé dans ce borbier. Mais ça va finir, bientôt. Bientôt je n'aurais plus ces tests à réaliser. La flamme longtemps mise sous le boisseau se réveille enfin : mon ancienne vie va reprendre. L'angoisse, la montée d'adrénaline quand vient l'heure du combat... La ferveur presque religieuse qui me pousse à risquer ma vie. Tout ce qui m'a tant manqué ces derniers mois. Je n'ai plus peur d'être exilé, même cette ultime crainte, ils me l'ont retiré en m'envoyant ici ! J'ai presque envie de remercier mes bourreaux : ils rendent mon choix moins difficile. Je pense à Damien de Marcaurd. Un jour, lui non plus n'a pas pu aller plus loin. Mais lui n'avait pas mon expérience de la lutte, de la clandestinité...

Je tourne à droite machinalement. Au bout de la rue, je traverse et prend à gauche. La rue est calme, silencieuse. Pas un chat. Soudain la peur me prend. Damien de Marcaurd n'était pas expérimenté. Mais qui me dit que je le suis plus ? Une voiture peut surgir alors que je quitte le trottoir, je peux valser à mon tour sur l'asphalte... J'arrive chez Estelle presque en courant. Le canal, le lampadaire, le banc où le clochard, il y a neuf jours seulement...

- Norendil ?

Je me retourne calmement. Mon sang froid a repris le dessus.

- Vous vous rappelez de moi ?

- Ah ! Vous étiez le facteur...

- Vous avez déchiffré le mot... tard, bien tard. Peut-être trop tard. Ils sont au courant.

- Que savent-ils ?

- Pourquoi le demandez-vous ? Vous avez déjà compris, n'est ce pas... Puisque vous en êtes un.

- Estelle !

- Elle va bien, pour le moment. Me faites vous confiance ?

- Il faut faire confiance à quelqu'un ?

- Oui, si ce n'est qu'à une seule personne, c'est à moi.

- Qui êtes vous ?

- Pourquoi poser la question si vous la connaissez déjà ?

- Qu'allons-nous faire ?
- Fuir. Il y a peut-être un moyen.
- Quand ?
- Demain, soyez en bas de la Tisse à 19h.
- Et d'ici là ?
- C'est demain dimanche. Qu'Estelle reste chez elle, ils ne s'inquiéteront pas. Qu'elle agisse comme tous les dimanche. A 19h, c'est la messe à la Tisse, on ne s'étonnera pas de vous voir.

*

Je me suis levé tôt ce dimanche là. Impossible de dormir plus tard. Quelle rencontre hier soir ! L'idée d'en avoir rencontré un autre ne me quitte plus. Ne serais-je plus seul ? Mais avant de partir, il me reste une chose à faire. Le frère de Damien... Il doit savoir. J'ai eu la surprise d'apprendre via google – piraté dans un bar – que le rejeton de l'illustre famille n'est pas un inconnu pour tout le monde. Diplômé de sciences politiques en France, réputé pour avoir officié dix ans dans les services secrets, chevalier de l'Ordre de Malte, il travaille maintenant pour l'agence de presse du Vatican. Il va sur sa cinquantaine, doucement, paraît-il. Petits renseignements glanés en douce qui me permettent de cadrer le personnage. Brouillons d'abord les pistes... Je n'ai pas fait dix ans dans les services secret, moi, j'en ai fait dix dans le maquis...

- Madame Neuvot ? Bonjour ! Je suis désolé de vous déranger par ce week-end magnifique...
- Bonjour mon petit Bernard ! Il n'y a vraiment pas de soucis, vous savez... Il se passe quelque chose ?
- Non pas vraiment... Enfin tout dépend, j'aurais une bonne nouvelle à vous annoncer lundi...
- Une bonne nouvelle ?
- Oh, je peux bien vous le dire, sous le sceau du secret naturellement ! Vous savez que je suis avec Estelle depuis quelques temps ? Et bien, nous espérons que la famille va s'agrandir sous peu !
- Mais c'est extraordinaire ça Bernard ! Fantastique ! Tu sais, j'ai été frappée de ton intégration. C'est l'occasion pour moi de t'en féliciter...

Je savoure sa réaction... Elle est déstabilisée. Elle croit que je ne sais rien... J'apparais plus blanc que la blanche colombe. Ou que l'agneau pascal. Référence qui me fait frissonner. Enfin, elle est totalement sous l'emprise de ma voix à présent. Comment se méfier de moi ?

- A vrai dire, ce n'est pas vraiment pour cette raison que je vous appelle. Quand j'ai pris la suite de Damien, j'ai trouvé dans son casier un certain amoncellement d'affaires personnelles, en particulier des biens de valeur... Je pense à une chaîne de baptême entre

autre.

- Ah oui, je me rappelle... Plusieurs maisons de sa rue étaient cambriolées à intervalle régulier, je me suis dit qu'on réglerait ça plus tard...
- Oui, bien-sûr, moi aussi... J'avais mis tout ça dans un coin en me promettant de vous en parler, mais un clou en chasse un autre, comme on dit. Bref, hier, Estelle et moi faisons le rangement d'une pièce qu'on aimerait aménager...
- Oui, évidemment, si la famille s'agrandit...
- Exactement. Et je suis tombé sur ces affaires. Il y a un carton plein. Je ne voudrais pas faire traîner les choses en longueur... Vous auriez l'adresse de sa famille, de façon à ce que je dépose ça dans la journée ?
- Tout à fait ! Ne quitte pas, j'en ai pour un instant...

L'affaire est dans le sac. Comme si je pouvais encore ignorer le domaine Marcaurd, son petit château et son allée bordée de cèdres. La voiture s'arrête dans la cour. Je siffle malgré moi un petit air : ce domaine dans la campagne, les cèdres, la neige qui crisse sous mes pas, et ce château tout ce qu'il y a de plus romantique. Tout semble plaisant soudain. J'ai poussé le vice jusqu'à prévenir de mon arrivée. Heureusement d'ailleurs, Monsieur de Marcaurd est si souvent absent... Un majordome un peu guindé me fait patienter. Voilà le Comte qui monte les marches, en veste de chasse. Athlétique, un bel air de grand diplomate, ouvert et droit. De la branche, de la classe et de l'esprit, à n'en pas douter. Promenade matinale...

- Je vous prie de m'excuser, l'Office a commencé tard.
L'Office, bien-sûr... Monsieur le Comte est catholique !
- J'apporte les effets de votre frère... Je regrette de n'avoir pu venir plus tôt, je pensais en fait que ma hiérarchie aurait pris les devants...
- La hiérarchie, il ne faut jamais trop lui en demander.
- Je suis à vrai dire bien aise de la tournure que les événements ont pris. Cela me permet de vous rencontrer discrètement, ainsi que le souhaitait votre frère.
- Mon frère souhaitait une rencontre entre nous deux ?
- Entre son frère et son successeur, oui... C'est en tout cas ce qu'il exprimait dans sa dernière lettre, que j'ai sur moi d'ailleurs. Peut-être souhaiteriez-vous la lire ?
- Bien-sûr. Donnez-vous la peine de vous asseoir.
Le Comte ne fait pas dans les ronds de jambe et les badinages. Il va droit au but.
- Donc vous êtes le successeur de mon frère. Content de votre travail ?
- Étrange travail en vérité, qui consiste à détecter des anomalies chromosomiques en vue d'éliminer de prétendus monstres.
- C'est ce que Damien faisait ?
- Sans connaître l'entière vérité, du moins à ses débuts. Voici sa lettre, qui vous en apprendra plus. Je dois dire que l'écriture...

- Je sais reconnaître l'écriture de mon frère, merci. Surtout quand elle est marquée des armes familiales...

Il prend l'enveloppe, tire le feuillet bleu, le parcourt sans la moindre hésitation. Ce diable d'homme est donc capable de déchiffrer le Quenya comme moi le latin et un jordanien l'arabe. Curieux personnage.

- Un accident de voiture, oui. C'est ce qui me vaut le plaisir de notre rencontre...
- Croyez bien que je suis désolé...
- Je vous croies. Nous ne nous sommes pas rencontrés à l'enterrement...
- Je n'avais pas encore ce papier entre les mains. Bien qu'étant présent à la Messe, je n'ai pas cru bon de venir vous saluer, ne vous connaissant absolument pas... La firme était représentée par plus compétent que moi.
- Parlons-en, de la firme. Je croyais que Damien travaillait pour le gouvernement.
- Effectivement... Nous pouvons discuter entre nous sans inquiétude, n'est-ce pas ?
- Tout à fait. Voulez-vous un peu de musique ?

La chaîne stéréo couvre le bruit de nos voix. Je raconte. L'ancien agent secret écoute, le regard fixe et brillant. L'acuité de sa pensée m'effraie presque, quand je me penche sur elle. Cette homme est aussi solide qu'un roc de granit taillé d'une seule pièce, et en même temps aussi tranchant qu'une lame de rasoir. J'aurais aimé l'avoir à mes côtés autrefois, quand nous manquions de leader. Mais il sera plus utile ici, à combattre parmi les ruines pour que la grandeur de sa civilisation ne s'éteigne pas complètement. J'ai fini de raconter.

- Nous ne sommes pas complètement inconscient de ce problème, monsieur Norendil. Je puis vous dire, sans m'avancer trop, que certains de mes amis s'intéressent depuis longtemps à cette firme, Rouche... Mais ce que vous racontez me semble pour le moins...
- Extraordinaire, c'est cela ?
- C'est le mot. Les ordres selon vous viendraient...
- Ils viennent de Rouche. Ou plus exactement, des gens qui ont partis liés avec Rouche. Ces mêmes que j'ai longtemps combattus dans ma terre d'origine. Comme si tous les oppresseurs de l'univers avaient décidé de se liguer pour aliéner la liberté des hommes... Comprenez-bien que pour moi, c'est comme s'ils avaient parti lié avec le diable.
- N'est ce pas d'ailleurs un peu le cas ? Pourtant... ce que vous racontez tient presque de la sciences fiction.
- Il s'agit de contrôler le génome humain. « La limite entre sciences et sciences-fiction n'existe plus », disait Kritshgau à Mulder alors même qu'il venait de lui démontrer l'inexistence des extraterrestres³. Ne nagez-vous pas dedans depuis des dizaines d'années ?
- Ne leur ais-je pas déclaré la guerre depuis des dizaines d'années déjà ? Et bien, le combat va continuer. N'ayez crainte, jeune homme...
- Je ne crains pas pour moi. Ni même pour vous. J'ai déjà été mêlé au cœur d'un combat

3 X-Files, Le Complot, saison 5

bien plus désespéré. Il m'apparaît clair que, dans votre pays, la volonté n'a pas été annihilée totalement... J'ai connu le maquis, la clandestinité... je suis prêt à me mettre à votre service.

- Votre enthousiasme m'honore. Mais il ne s'agit plus ici de clandestinité. Oui, pour les gens que nous sommes là pour sauver. Par pour ce combat. C'est du combat de la vérité que nous parlons à présent...
- Cette vérité ! Mais les gens sont-ils prêts à entendre ce que je vous ai dit ?
- Ce que vous m'avez dit à demi mot... Mais comme vous le dite, le mensonge le plus immense n'est pas forcément celui qui vise à faire croire ou non à des petits hommes verts... Il ne s'agit pas là d'une vérité, mais d'une réalité : la votre. La vérité dépasse les réalités, les transcende, éclaire chaque cas particulier de sa même lumière. C'est l'agissement de nos dirigeants, leur mépris de la Vie, de la Liberté et de la Conscience qui est à dévoiler. Voilà quelle est la vérité à défendre : tout Homme à droit à la Vie et à la Liberté. Parlons-nous la même langue, monsieur Norendil ?
- Alors, qu'allez-vous faire ?
- Nous allons ouvrir notre gueule, encore et toujours... essayant de convaincre par la sagesse plutôt que de vaincre dans le sang. Nous ne prenons pas le maquis, nous prenons la parole... Cela vous semble dérisoire ? Mais mon ami – car j'espère que nous serons désormais amis – comment pouvez-vous revendiquer la liberté si vous ne cherchez pas d'abord la vérité ? Et le meilleur moyen de voir triompher la vérité, c'est de la proclamer, d'en témoigner ouvertement, avec tout le recul que nous donnent sagesse, joie et générosité. C'est un combat moral. Si vous voulez vous battre, choisissez bien vos armes...
- Oui, je comprends ce que vous essayez de dire... Mais que puis-je faire ? Ne suis-je pas obligé de fuir ? C'est la mort, pour moi, sinon...
- Vous avez maintenant une famille. C'est à vous de voir où se trouve votre devoir.

Je quittais le Comte avec un sentiment d'euphorie mêlée d'amertume. J'aurais voulu me ranger aux côtés de ce gaillard, le voir travailler, et ce chemin nouveau qu'il traçait devant moi me fasciner. « Nous ne prenons pas le maquis, nous prenons la parole »... « voir triompher la vérité en la proclamant » c'était des mots nouveaux, chargé d'un sens plus beau aussi. Mais est-ce encore réalisable ? Les citoyens de ces pays qui se disent libres sont-ils encore assez conscient pour entendre cette vérité ? Sont-ils encore assez éveillés pour vouloir sa victoire ? J'ai trop en mémoire mes semblables, abrutis de mensonges prêt-à-penser pour pouvoir ne serait-ce qu'entendre lorsqu'une opinion diverge de la pensée unique. Pauvres fantômes d'êtres pensants, réduits à l'animalité. Chez moi, il n'y a plus même de ruines à relever, et les enfants ne jouent plus à rien. J'aurais aimé voir ce combat, car dans mon cœur quelque chose me soufflait une chanson nouvelle... Le chant de l'espérance. Mais j'entendais aussi une autre voix : celle de la mer.

9.

Nous étions à l'heure dite à La Tisse. Estelle puisait en mon impassibilité des trésors de calme. Le clochard attendait près de la sacristie : nous avons laissé passer la messe, tranquillement, sans même nous jeter un regard. L'Office s'éternisait : nous étions tombés sur la messe tridentine. Une heure et demi, le dernier évangile à peine achevé, nous attendions à côté du clochard. Je jetais un vague coup d'œil nonchalant autour de moi. Quelques familles tradis, des jeunes bien mis, jupes et cravates, des enfants en culottes courtes, un escogriffe à l'oreille percée, et une bande d'hommes en gris qui ne suivaient visiblement pas le repons. Eux non plus ne devaient pas être habitués de la liturgie tridentine.

- Scoube...

Estelle a glissé le mot dans mon oreille. Je me retourne vers les hommes en gris. Mon collègue est en effet parmi eux. Il ne peut retenir un long regard en coulisse. J'ai compris en une seconde.

- Allez-y, je les retiendrais.

- Je peux m'en charger...

- Non, je suis déjà mouillé. Ma couverture craque de partout. Vous n'allez pas briser votre anonymat...

Un prêtre en col romain a passé sa tête par la porte massive de la sacristie.

- Vous êtes Estelle et Bernard ?

- Oui, c'est nous...

- Estelle, Bernard ! Tiens donc, ça alors !

Ça, c'est Scoube et sa bande de little grey men...

- Salut, Scoube... Tu tombes mal, nous avons un rendez-vous. J'ignorais que tu fréquentais l'église, dis-moi...

- Ça m'arrive... C'est amusant qu'on se retrouve à la Tisse, c'est un lieu idéal pour s'échapper dit-on...

Je pousse Estelle vers le prêtre, le clochard, sous prétexte de charité chrétienne, mendicité, repas du soir offert, entre à son tour dans la sacristie, entraînant Estelle et le prêtre.

- Vous voulez me dire un mot ? Faites vite alors.

- Tu as un rendez-vous, c'est ça ?

- Oui... Estelle et moi pensons nous marier... Ce n'est pas interdit par ma condition j'espère !

Je me suis instinctivement placé devant la porte, que mon clochard a refermé par – prétendue – mégarde. Du bon bois de chêne, il faudrait y bouter le feu ou l'attaquer au madrier pour en venir à bout. Scoube veut encore me faire croire qu'il discute, ces men in greys m'ont rapidement encerclés.

- C'est une bonne idée de se marier rapidement, Norendil, surtout quand il y a un

polichinelle dans le placard...

- Neuvot a bavardé ! La jacasse, moi qui comptais vous faire la surprise...
- C'est bien l'hypocrisie des grenouilles de bénitier !
- Oh pour nous, c'est important de donner à notre enfant un cadre stable, tu saisis ?
Il saisit l'allusion de la même façon qu'il saisit mon bras.
- Tu oublies qu'on te surveille depuis toujours, Norendil. Tu as fait une erreur hier...
Je plisse lentement des yeux, sans chercher à me dégager. Ais-je été trahi ? Le Comte, Estelle, le clochard ?
- Pas un bon endroit pour discuter, un toit ! Celui de votre immeuble possède une belle vue, mais pour ce qui est de la discrétion...
- Vous l'avez piégé ?
- Même pas ! Mais elle avait son portable sur elle. Tu ne sais pas à quel point ça peut être utile, ces petits bijoux de la technologie !
- Il était éteint !
- Même éteint, on peut l'utiliser comme micro... Pour un peu qu'on sache s'y prendre. Aller, pas de scandale, Norendil. Tu vas nous suivre tranquillement...
Un des Greys m'a tiré vers lui, dégageant la porte du même coup. Il frappe sur le bois avec une vigueur surprenante. Des fidèles se retournent, agacés. La porte s'ouvre.
- Je peux vous aider ?
C'est le curé de tout à l'heure, impassible. Nous entrons dans la sacristie. Un large couloir fait office de sas. A droite, une immense penderie où s'alignent les aubes. A gauche, une table basse sur laquelle un couvert est posé : mon clochard y trempe goulument sa cuiller. Quelques uns des grisâtres fouillent rapidement ce couloir, et le bureau qui le prolonge. Aucune sortie vers l'extérieur, des fenêtre hautes et minces, la penderie elle-même est vide.
- Je ne comprend pas, vous avez un mandat de perquisition pour ça ?
L'un d'eux exhibe sa carte, interroge :
- Il y avait une jeune femme ici...
- Il devrait, oui, en effet... J'avais rendez-vous avec ces deux jeunes gens, mais apparemment vous avez décidé de changer mon emploi du temps !
- Où est cette jeune femme à présent ?
- Et bien à l'évidence, elle n'est pas ici ! Vous ne l'avez pas embarqué ? Elle a du se tirer en douce, si vous voulez mon avis. Dans cette cohue, ce n'est pas difficile.

Ils s'en vont en me serrant les bras à m'en faire mal. Mais s'ils avaient avec eux un des miens, ils auraient vu sur le front du prêtre que celle qu'ils cherchaient n'étaient pas loin du tout... Un merveilleux endroit pour prendre la poudre d'escampette, l'église de la Tisse !

Dernier

– Faites-le entrer.

Les battants de la porte de chêne s'ouvrent. On me pousse, on me traîne jusqu'à une chaise. Je tombe assis. Je n'ai plus faim, je n'ai plus soif, je ne sens plus la douleur, ni la fatigue. Je n'ai plus peur. Je le regarde en face, ce juge impitoyable qui va m'informer de mon destin. Mais mon destin, je le connais déjà. Cette nuit j'avais vu ma rose flétrie dans la poubelle d'un hôpital, en rêve cette nuit je l'avais vue morte, arrachée et piétinée par les fauves et les loups, ceux là même qui avaient mangés le mouton. Ses pauvres épines n'avaient servi à rien contre les griffes de ses ennemis. Le monde en lequel j'avais cru avait été assassiné dans le silence d'une salle d'opération, sans un cri, sans un bruit, tout doucement, au cœur de la technologie et de la science la plus poussée. J'étais au port, j'étais arrivé aux havres gris, après tant d'errance dans un univers en ruine, tout au bout du long couloir de mon exil j'apercevais finalement la lumière. Voyageur de l'espace, j'avais deviné que la Terre serait ma dernière escale. Il ne me restait plus qu'à partir dignement, comme un Homme doit partir. Sans remords, avec un seul regret... De ne pas avoir compris plus tôt que c'était là mon ultime combat. Et l'ultime bataille se déroulait maintenant, dans le duel qui allait m'opposer à ce bourreau. Une bataille que je savais ne pouvoir gagner, mais que je me devais de livrer avant de partir.

– Tu es fier de toi ?

– Une question que je pourrais te retourner.

– Je t'ai permis de me tutoyer ?

– Moi non plus.

– Tu le sais, n'est ce pas, que ton sort est entre mes mains ?

– Le sort de l'humanité est peut-être aussi entre tes mains, mais tu fais semblant de l'ignorer.

– Les décisions auxquelles tu t'opposes ne sont pas de mon fait.

– Non. Mais s'il n'y avait des hommes comme toi trop lâches pour s'y opposer, elles ne seraient jamais appliquées.

– Trop lâches... Que sais-tu du courage qu'il faut pour obéir aux ordres ?

– Il en faut parfois plus pour y désobéir. Mais cela suppose de réfléchir, aussi.

– Croies-tu que je sois stupide ?

– Je n'en croies rien. Vous êtes un de ces hommes banal, ni stupide ni insensible, mais qui ont renoncé à développer une pensée indépendante. Vous n'avez peut-être participé en rien à la prise de décision... Mais votre crime n'est pas d'appliquer les ordres. Votre plus grand crime est d'avoir cessé de penser. Vous êtes un exemple frappant de la banalité du mal.

- Je pourrais être aussi d'accord avec ce qu'on m'ordonne d'exécuter.
- L'êtes vous ?
- Oui. Tout le monde serait d'accord si on expliquait.
- Alors pourquoi ne pas révéler au grand public ce que vous faites ? Est-il trop bête pour comprendre ?
- Certains pourraient récupérer l'affaire à des fins politiques.
- Vous ne voulez pas vous soumettre à la démocratie ? Craignez vous donc que la démocratie donne tort à vos crimes ?
- Quels crimes ? Pour qu'il y ait crime il faut qu'il y ait victime...
- Vos victimes ? Elles se rappelleront d'elle même à votre souvenir un jour, sans que vous n'y preniez garde. Il y a une justice qui vous rattrapera, vous ne pouvez tuer impunément.
- Croyez-vous en la justice ? La justice, c'est nous qui la faisons.
- Vous n'êtes qu'un simulacre de justice. Vos lois sont relatives à une époque, elles disparaîtront avec l'effondrement de votre monde, et alors ceux qui suivront viendront vous juger.
- Toute loi est relative, toute justice est relative, toute vérité est relative. Mais nous n'entendons pas nous dessaisir du pouvoir, monsieur Norendil. Pas de sitôt. Et quand ce jour viendra je serais loin.
- Et où serez vous alors ?
- Je serais le locataire silencieux d'une place dans un cimetière. Que m'importeront alors les lois qu'auront faites alors les hommes de ce temps !
- Que vous importeront ces lois alors, bien sûr... Mais je ne pensais pas à la petite justice des sociétés humaines. Les lois sont relatives à une époque, dites vous... Il est des lois immuables, qui ne sont pas d'aujourd'hui ni d'hier, qui sont en vigueur depuis la nuit des temps, et personne ne les a vues naître. Au nom de ces lois justice sera faite.
- Il n'existe pas de tel pouvoir qui puisse créer et faire respecter ces lois.
- Non, personne ici ne peut vous forcer à les respecter, car vous êtes libre. Mais tout crime se paie un jour, et vous aurez à votre tour le choix... Ou accepter ces lois... Ou les refuser et vous trouver exclu d'un monde dont vous n'aurez pas voulu, renvoyé à l'ombre, à votre solitude et à vos regrets.
- Je n'ai qu'une question à vous poser. Quand cela m'arrivera t-il ? Et qui aura alors le pouvoir de me juger ?
- Croyez vous en Dieu ?
- Ah ! Dieu ! Voilà une idée plaisante, et bien utile pour légitimer toute idée réactionnaire. Mais vous Norendil ! Vous êtes le premier exilé qui m'annonce croire en Dieu !
- Vous ne m'avez cependant pas répondu.
- Dieu est une grande force, c'est certain... Il fallait bien cette force pour créer le monde.

Mais croyez-vous vraiment qu'il se soucie de la façon dont nous agençons ce monde ? Il est en notre pouvoir de le façonner selon notre désir, et nous ne rendrons compte à personne de nos actes après la mort - si tant est qu'un après existe. Dieu n'a rien à voir avec nos lois, et nos systèmes de morale ne dépendent que du lieu et de l'époque... L'important est que ces morales soient respectées pour assurer à chacune de nos sociétés l'équilibre, la stabilité et l'unité dont elles ont besoin.

- Pourquoi alors croyez-vous que les hommes éprouvent le besoin d'avoir une morale, et surtout, de la prétendre universelle ? Et si vous ne croyez en rien, au nom de quoi vous et les vôtres avez-vous pu condamner d'autres idéologies, d'autres systèmes de lois et de principes moraux ?
- Nous les condamnons parce qu'elles ne sont plus adaptées à notre époque. Nous les condamnons parce qu'il faut que les gens croient que nos principes sont supérieurs, universels, et sont les meilleurs que l'humanité puisse posséder. Parce que sinon, ils ne les respecteront pas. On ne fait pas l'éducation d'un enfant en un jour, mon ami... On n'éduque pas un peuple en une génération aussi. Il faut du temps... Nous croyons que l'humanité peut progresser indéfiniment. Nous croyons que ces progrès doivent être encouragés de toutes les manières possibles. Nous croyons en l'intelligence. Nous croyons en l'Homme, mon ami.
- Je ne pense pas être votre ami. Et je ne pense pas que je le serais jamais. Vous vous efforcez de me convaincre, mais vous prévoyez déjà de m'éliminer si vous échouez. Ce n'est là qu'une dernière tentative pour me récupérer, et selon mon choix, je serais digne de vivre ou pas. Mais ce que vous ignorez, c'est que ce n'est pas à vous de décider qui a droit à la vie. Votre prétendue morale trouve en elle même ses limites, et vous les avouez sans aucune honte. Ces anciennes idéologies que vous dénoncez maintenant comme ne correspondant plus à cette société, ce n'est pas les gens qui croyaient, comme vous, que la morale universelle était une chimère, et qu'il n'y avait ni lois immuables ni justice au dessus de nos têtes, qui les ont combattues. C'était les gens comme moi, ces fous qui croyaient en une raison qui nous dépasse tous, en des principes intangibles, en une morale que l'on pouvait nier mais non pas supprimer. Ce sont les fous comme moi qui ont mis à bas ces idéologies. Les gens comme vous étaient déjà au pouvoir, et ils disaient la même chose encore. Vous parlez de progrès de l'humanité. Mais si elle progresse, ce n'est pas grâce à vous. Vous nous appelez réactionnaires. Mais si nous réagissons, c'est pour éviter un retour en arrière. Si nous luttons, c'est pour aller de l'avant.
- Vous avez détruit... Nous avons reconstruit, et vous détruirez à nouveau. Qui sont les vrais bâtisseurs ?
- Ce ne sont en tout cas pas ceux qui, incapable de faire une place dans leur société égoïste aux plus faibles, assassinent impunément des êtres humains au nom du progrès de

l'humanité.

- Ce ne sont pas des êtres humains.
- « Les faits ne cessent pas d'exister parce qu'on les passe sous silence⁴ .
- Il n'y a pas de vérité unique. Je vois que vous êtes indécrottable, si vous me passez l'expression. Il me faut prendre une décision. Vous ne me laissez pas le choix, vous savez...
- Un meurtre de plus sur votre conscience. Pour autant que vous en ayez encore une...
- Permettez-moi de corriger une petite erreur sémantique que vous faites souvent... On ne parle de meurtre, de crime ou d'assassinat que lorsqu'il y a mort d'homme... Or, si je puis vous le rappeler, vous ne faites pas partie du genre humain... Pas plus que ces monstres de la génétique... Puisque vous n'êtes même pas, à l'origine, un terrien.

Il sonne un coup. Le policier entre. Je me lève. Le policier interroge du regard : Et celui là, on en fait quoi ?

- Qu'il parte.

*

Mon Dieu, si vous existez, donnez moi de reposer dans un pays ou je serai chez moi.

Cette phrase me revenait en mémoire tandis que je montais dans le navire blanc. Alors finalement, j'étais arrivé au rivage. J'avais achevé la longue route qui devait m'emmenner chez moi, dans un ailleurs que j'avais autrefois appelé de mes vœux. Les mouettes criaient au dessus de moi. Je sentais le sel dans le vent, et le bruit des vagues était la plus belle musique qu'il m'ait jamais été donné d'entendre. Le bateau quitta le rivage et s'éloigna des ruines de ce monde. J'eus une pensée pour Estelle. Elle vieillirait sans moi, avec son enfant, à l'abri quelque part. Elle pense ne jamais pouvoir m'oublier, et chacun de ses souvenirs est une vague supplémentaire qui monte sur la plage... chacune est douloureuse. Mais la marée descend, et chacune monte moins loin que la précédente. Je l'avais aimé, je crois... Mais il n'y avait pas de rose pour moi ici. Je l'avais toujours su quelque part, même si j'avais été assez fou pour l'oublier. J'ai fini par vaincre mes démons, avoir le dessus sur mes doutes, repousser toutes les tentations de trahison et de lâcheté. Quelle victoire ais-je remporté ? C'est bien assez de savoir que je n'emporte aucun remords dans mes bagages. Je n'emporte rien d'autre que mon immense fatigue et ce désir de me reposer, enfin, dans une terre hospitalière.

Et le navire passa à l'Ouest, jusqu'à ce qu'enfin, par une nuit pluvieuse, il sentît dans l'air une douce fragrance et entendît flotter sur l'eau comme un son de chant. Il lui sembla alors que le rideau gris de la pluie se muait en verre argenté qui se repliait ; et il vit des rivages blancs, et au-delà, un lointain pays verdoyant.

4 Aldous Huxley